

MERCREDI 6 JANVIER 2016

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

Par le trou de la serrure

La théâtrale «Tame» plonge dans l'intimité méticuleuse de trois femmes

29 octobre 2015 | Nayla Naoufal - Collaboratrice | Danse



Photo: Robert Zbikowski Les interprètes, chacune à sa manière, sont fascinantes, habitant d'une manière touchante et sensible l'univers créé par Kramer.

Critique danse

Tame

De Lara Kramer. Avec Karina Iraola, Angie Cheng, Amélie Rajotte. Du 28 au 31 octobre à Tangente (Monument-National).

Dans *Tame*, la chorégraphe Lara Kramer invite les spectateurs à épancher la pulsion de voyeurisme que nous possédons tous, livrant aux quatre vents l'intimité de trois femmes. Entre huis clos et chambre à soi, voilà une pièce beckettienne réussie, beaucoup plus théâtrale que dansée, qui flirte avec le courant des « ready-mades ».

Les danseuses sont déjà sur scène alors que les spectateurs s'installent. Chargé, très coloré, le plateau reproduit une chambre, meublée de bric-à-brac : chaises orange des années 70, sofa recouvert d'une montagne de vêtements, tentures dépareillées, fauteuil roulant, tutu, colifichets. Sous un divan, on aperçoit des rouleaux de papier toilette, visiblement subtilisés de toilettes publiques. Partout, de menus objets pêle-mêle, tels des ombrelles de cocktail, des poupées, un flamant rose en plastique.

Les trois femmes semblent s'ennuyer profondément. Fausse cigarette au bec, elles continuent ce qu'elles faisaient. En bobettes et pantoufles, Angie Cheng traîne des pieds, les épaules avachies. Amélie Rajotte, en collants à carreaux et chandail AC/DC, est perchée sur une table. Elle joue avec les boutons d'une vieille radio qui ne marche pas, fascinée par son grésillement.

Passer le temps

On a l'impression qu'il ne se passe pas grand-chose. Mais, en fait, on voit mille et une petites actions anodines, auxquelles on se livre quand on est dans l'intimité chez soi. Réajuster un collant, fouiller dans un tas de vêtements, se mettre du collyre dans les yeux, se sécher les cheveux.

Les jeunes femmes cherchent à passer le temps. Angie Cheng découpe des formes dans du carton. Karina Iraola, en chemise de nuit, colle des autocollants sur un écran de projection. Tout cela se passe au son d'une ambiance sonore alliant des bruits de fond, avions, voitures, *riff* de guitares. Il n'y a pas de musique, ce qui renforce encore l'impression d'un lourd ennui. Mais les interprètes génèrent une partie de la trame sonore, par les bruits de leurs pas, de bracelets qui tintent, des ciseaux au contact du carton, du papier sur lequel s'assoit Iraola... Captivées par le bruit du micro-ondes où tourne un sac de *pop-corn*, elles se regroupent pour le fixer des yeux.

Avec *Tame*, Lara Kramer a construit le tableau d'une chambre, dans lequel on pourrait rentrer, si une barrière infranchissable ne le clôturait pas. On comprend vite que les trois femmes ne peuvent sortir. Iraola s'habille, met même un turban sur sa tête, mais ne sort pas, s'installant dans un fauteuil roulant.

Plusieurs saynètes absurdes et hilarantes prennent place. Dans une séquence un peu éprouvante, Iraola mange une pâte de guimauve avec délectation, le recrache et recommence. Cheng s'enroule tout entière de papier toilette, disparaissant sous le papier blanc et restant immobile pendant un long moment.

Suspension du temps

Mis à part quelques passages plus en crescendo, toute la pièce se passe sur le même tempo. En outre, on ne peut cerner l'époque où s'inscrit la pièce. L'ennui est contemporain, les meubles des années 70, mais le micro-ondes et le sac de *pop-corn* fait un saut dans le temps. Les trois femmes s'installent dans des fauteuils à l'avant-scène, feuilletant des magazines et parlant. Mais on n'entend quasiment rien de leur conversation (à part quelques bribes sur un homme attendu, mais qui ne viendra probablement pas). La pièce se terminera comme elle a commencé.

Les interprètes, chacune à sa manière, sont fascinantes, habitant d'une manière touchante et sensible l'univers créé par Kramer. Il leur arrive cependant de trop jouer, entre autres lorsqu'elles fument. Était-ce nécessaire ? N'est-ce pas un cliché, tant pour l'ennui que pour la marginalisation ?

Coïncidence du calendrier ou air du temps ? La pièce a en commun avec deux autres créations récentes et très différentes, *L'échappée* de Karine Denault et *Unwrapping Culture* de Pichet Klunchun, une utilisation des propriétés sensorielles, narratives et poétiques des objets. D'ailleurs, lorsque Karina Iraola écrit un mot en apparence aléatoire fait d'autocollants, il s'agit du mot L.H.O.O.Q., le nom d'une oeuvre de Marcel Duchamp, qui appartient au courant des « ready-mades », ces objets détournés de leur fonction et devenus oeuvres d'art par la volonté d'un artiste. Au fond, Lara Kramer chorégraphie ici surtout l'espace et les objets qui l'occupent.

En donnant à vivre cette immersion, la création de Lara Kramer, située au croisement des arts visuels, du théâtre, du mouvement et du cinéma, déploie un rapport au temps particulier. Avec brio, elle façonne un univers saisissant, qui fonctionne bien et qui offre plusieurs clés de lecture : le spectateur peut être renvoyé à sa propre manière d'aborder l'ennui et le désenchantement ou peut éprouver une empathie pour ces femmes, se demander quel est leur vécu, s'interroger sur les raisons de leur huis clos. Quand on est exclu de la marche de la

société, le temps s'arrête. Reste que la pièce est longue et qu'elle finit par trop s'allonger. On en est à partager la perception des personnages — but de la chorégraphe ? — et à avoir envie de se balader dans le fauteuil roulant, de monter sur la table ou de jouer à Twister, nous aussi.